



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie¹

Nature et culture dans la littérature marocaine francophone, 1949-1999 / Annie Devergnas
éd. Marsam, 2013
cote : 59.497

Dans cet ouvrage, édité avec le soutien du service de coopération et de l'action culturelle auprès de l'ambassade de France au Maroc et, publié dans la collection dirigée par Rachid Chraïbi, Annie Devergnas étudie la très riche production littéraire éclosée, depuis les années 50 - à l'aube de l'Indépendance - jusqu'à la fin du XX^e siècle. Dans une perspective très rousseauiste, l'auteure, diplômée de la Faculté de lettres de Rabat et docteur es- lettres de l'université de Rennes, a voulu décrire les liens entre les écrivains marocains et la nature, dans l'espace, délimité par la Méditerranée et l'Atlantique et bordé par les montagnes et les déserts. Elle a scruté trois- cent cinquante romans et poèmes de cent soixante auteurs pour découvrir les échos de l'imaginaire avec la Nature : Et elle a dégagé trois formes d'attitudes : l'écrivain, tout d'abord, glisse entre «son environnement et lui-même, l'écran de son héritage multiculturel. » Il fait appel à la tradition coranique, aux livres scolaires, aux contes populaires, arabes ou kabyles et aux proverbes ainsi qu'à l'importante tradition orale. D'où un syncrétisme, qualifié par A. Devergnas de « très marocain ».

L'environnement naturel est aussi observé et décrit, avec un certain réalisme, sans pour autant tomber dans « l'ethno littérature pour étrangers assoiffés d'exotisme ». Enfin la Nature est intégrée à l'univers intérieur de l'auteur, en liaison avec d'anciennes traditions, mythes, voire magie, en somme, tout ce qui fait partie de l'inconscient collectif.

Dans une première étape, la Nature est évoquée à travers la tradition coranique et le jardin paradisiaque, transposé par les écrivains. Foisonnent aussi les animaux fabuleux ou légendaires comme le cheval blanc ailé du Prophète, Boraq... Mais il y a aussi l'imprégnation scolaire des fabulistes comme La Fontaine, les descriptions de Hugo, Balzac, la comtesse de Ségur. Dans *L'Ombre du silence*, M. El Hachemi donne à l'un de ses personnages, une culture livresque écrasante depuis la poésie antéislamique jusqu'à Mao et Che Guevara en passant par Sade, Baudelaire, Freud, Nietzsche, Marx et Lénine. Le jardin des Hespérides, filles d'Atlas, placé à Tanger, rejoint la description du Paradis; la figure du sphinx, celle du phénix, se superposent à la gazelle, image de la beauté féminine dans les stéréotypes littéraires; femme-fleur, douceur de l'agneau, mélodie de l'oiseau, avec un recours, cette fois à la poésie arabe ancienne. On rejoint dans cette appréhension d'une Nature poétisée, l'écriture héritée de l'oralité. Le chapitre II traite de la double codification littéraire du pourtour méditerranéen : les





Académie des sciences d'outre-mer

contes kabyles et d'arabe dialectal sont le vivier où puisent les auteurs. Reviennent les plantes vénérées : le basilic, consacré aux morts pour son parfum et le lys, emblème de la beauté. Enfin on est en plein dans la « symbolique ornithologique qui, en islam, est des mieux établie... beaucoup de roses et quelques roucoulements de mélancoliques de tourterelles » ironise l'auteur de la recherche. Les proverbes offrent aussi un aliment à la moralisation : « Aucun chat ne quitte la maison où on fête un mariage » ou le plus célèbre : « Qui fréquente les chiens, hérite de leurs puces » ! Reprise aussi du vocabulaire, riche en injures qui font appel à la faune méprisée « cochon, chien, bourricot ». Toutes ces influences s'entrecroisent pour former la trame des récits ou des poèmes car selon Jean Amrouch : « Ces écrivains maghrébins sont comme l'Éternel Jugurtha qui s'adapte à tous les conquérants. Nul n'est plus que lui habile à se vêtir de la livrée d'autrui ». Mais il y a dessous « une dynamique d'autres dimensions textuelles » que l'auteur se charge de découvrir à travers les descriptions. La II^e partie traite de « la Nature regardée ». Des visions objectives des montagnes, des gorges, des ravins, des déserts sont aussi le prolongement symbolique de personnages dans leur cadre naturel. On assiste ainsi à une multiplication en cascades des énumérations végétales exubérantes dont les écrivains donnent une acception quasi encyclopédique : variétés d'oranges marocaines chez Driss Chraïbi et, chez Noufissa Benjelloun, la liste des fruits qui mûrissent à Fès. Le banal laurier rose se transforme en oléandre. On peut parler selon A. Devergnas « d'utopie linguistique, d'excroissance euphorique du geste descriptif » mais qui serait propre au génie particulier des Arabes selon Malik Chebel. Le chapitre II évoque donc un « Décor de charme » avec des paysages idylliques où les arganiers, les figuiers, les palmiers et les cèdres « sont magnifiés par les plus grands stylistes ».

Mais la nature est parfois maudite (chapitre III). Elle est marquée « du soleil noir : sécheresse, faim des bêtes, et misère d'hommes ». « La terre vieillissait à vue d'œil, les puits avaient rendu l'âme depuis longtemps et les oiseaux avaient déserté les lieux » (in Serhane).

La 3^e partie du livre traite de l'homme en relation avec la Nature. Il y a tout d'abord l'attirance entre bête et hommes mais cela va plus loin, pour une quarantaine de romanciers, avec des scènes de zoophilie racontées sans « réprobation, ni figure de style » ce qui est dû à la « proximité de ruraux avec leurs bêtes » ; rappel aussi des scènes antiques avec des spectacles d'accouplement et de fécondation, « offerts par la Nature comme dans un livre ouvert »... « Le monde naturel est porteur d'une force d'érotisme », avec aussi des variantes curieuses sur les mœurs des poulpes ou la cruauté de la mante religieuse. Les auteurs trouvent des ressemblances sexuelles dans les expressions courantes de la vie des végétaux. Mais face au réalisme, le rêve intervient pour les masquer avec des métaphores animales et végétales. « La schizophrénie se projette derrière les phrases qui croassent ». Déclinaisons de mots, de synonymes pour une seule plante ou un minéral dans un foisonnement ou une froide classification encyclopédique: six noms pour les gemmes ou du lyrisme : « un corps agatisé », une « tragédie fille de pierre et l'améthyste est son refrain » dans *Le Chant d'Adapa* de Khireddine.

Le chapitre II traite de l'homme en conflit avec la Nature. L'homme des campagnes s'est constamment senti menacé par les hyènes et les chacals. Mais les



Académie des sciences d'outre-mer

descriptions sont souvent insoutenables : les chiens sont dévorants ; les fourmis dépècent les vivants, les poux et les moustiques harcèlent. Les hyènes lacèrent : le sang coule. Même le minéral agresse, blesse, cisaille les chairs. Ensuite, l'homme, de proie, devient prédateur. On touche au sadisme avec les enfants qui écrasent ou dépècent des chats ; cruauté d'enfants battus ou martyrisés, d'adultes humiliés qui s'acharnent sur les ânes, victimes privilégiées ou les vieux chevaux dépecés par plaisir. Pourtant « l'islam recommande le respect du monde naturel et condamne expressément toute souffrance infligée aux bêtes ». Le sang gicle du mouton sacrifié : « Pour le baptême, on égorge le mouton, le sang doit couler dans le sens du levant. On nomme avec le sang au seuil de la vie; la cendre / le sacrifice » (T. Ben Jelloun in *Harrouda*). Sacrifice d'Abraham ou résurgence des rites antiques pour se concilier les forces malfaisantes de la Nature ? Chez certains auteurs, comme Ali Skalli, le bestiaire bascule dans un univers fantasmé et inquiétant : la terre est dévastée par des milliers d'Hippocampes, chevauchés par des cavaliers à la tête fourchue. Ils succombent à leur tour et leurs squelettes desséchés deviennent des amulettes. L'auteur pense au complexe de Prométhée, dévoré tout vivant. L'homme peut devenir la victime de bêtes devenues gigantesques et incontrôlables tandis que la nuit, propice dans l'imaginaire local à toutes les terreurs, abrite des cavaliers de la mort sur des mules fantomatiques, sujets inépuisables pour les ballades. La poésie se fait plus délicate avec le papillon qui s'envole, au dessus de la tête d'un mort. Tradition orale kabyle ou arabe mais plutôt d'origine païenne avec ce symbole de l'âme; dans ce bestiaire funèbre et ailé, s'ajoutent l'abeille, la coccinelle et bien sûr l'oiseau. Le moineau qui volète est le messager de l'âme d'un disparu.

Une majorité d'écrivains a été sensible à cette violence entre l'homme et la Nature et s'en serait fait les traducteurs : elle serait un symptôme d'impuissance et de malaise de l'être. Malaise qu'il faut conjurer grâce à l'intervention du sacré et du surnaturel décrite au chapitre III.

« Sans entrer dans l'étude anthropologique, précise Annie Devergnas, il s'agit de montrer l'utilisation littéraire qui a été faite de ces dimensions transcendantes de la nature ». Elle parle « d'hiérophanie courante » : manifestation du sacré dans un objet quelconque : une pierre ou un arbre selon Mircea Eliade ; Khaïr Eddine avoue : « On adorait les pierres dans mon pays. D'une montagne de galets, on faisait un prophète, un dieu ». L'évocation des sacrifices reprend une place éclairante : l'immolation d'animaux était un moyen de communication avec le sacré. Egorgement rituel mais aussi magique pour obtenir une grâce: enfantement d'un mâle, guérison. Le poète Driss Bellamine lance un avertissement devant cet endurcissement : il craint que « le sacrificateur ne devienne offrande à son tour et que la créature sans défense qui subit partout la domination, ne soit pas forcément l'animal ». Cela amène à l'étude des croyances magiques et primitives, quelquefois ridiculisées mais souvent objectivement décrites. Un homme s'effraie parce qu'il découvre que sa rue s'appelle rue des Grenouilles : il croit que celles-ci dissimulent des djinns selon M Fassi Fihri (dans *Barbelés pour la Méditerranée*). Créduité ou hallucination ? On constate l'utilisation d'animaux noirs (couleur favorite des djinns pour des sacrifices taureaux ou corbeaux - messagers des morts et des divinités). Tout l'appareil de la magie est démonté et présenté : cervelle de hyène qui doit rendre amoureux fou l'homme convoité mais le mène souvent à la folie pure, oreille d'âne brûlée et pulvérisée dans le café du mari



Académie des sciences d'outre-mer

volage ; d'où le nombre d'ânes curieusement mutilés dans les campagnes ; manipulation, par les devins, d'omoplates de mouton, peintes de signes et de versets coraniques. Evocation des ogresses énormes, des séductrices à pieds de chèvres qui fascinent les hommes pour leur perte. Car la femme représente le danger : la dévoratrice selon A. Khatibi, sur la piste du mythe de l'éternelle Astarté. Dans l'imaginaire marocain, l'arbre (féminin en arabe) est vénéré mais sa puissance ambiguë est neutralisée par les chiffons, bandelettes ou haillons suspendus à ses branches pour en faire un objet de culte par détournement de sa malfeasance. La grotte, symbole du sexe féminin, est la source de dangers d'engloutissement. De ces marques de vénération ou de crainte, les traces sont visibles dans les œuvres d'écrivains qui décrivent cette sacralisation de la Nature. Mais « on ne trouve, à part quelques exceptions, aucune ironie ni condamnation dans la description de l'arbre-marabout ». La Terre-mère est aussi vénérée, chantée avec les images classiques, nourricière, fécondée, « entrailles ouvertes aux baisers de fer », sources de « perles sanguines », « motte féconde », « parfum de noces ». « Je veux danser avec ma mère aux flancs paisibles qui engendra d'un étreinte, mon frère le soleil, et ma sœur, la lune » (in Gilles Zenou). C'est aussi la Mère terrible « qui a ses fièvres » : souvenir du tremblement de terre d'Agadir, « terre - gibecière d'agonie, gourde de pus » in Mohamed Alaoui Belhriti ou « terre - putain sacrée » in Mohamed Serhan.

« À force de proximité avec le monde naturel, l'homme endosse des visages empruntés à des espèces non humaines dans une confusion délibérée ». Cela renvoie à des entités totémiques et l'univers ne serait « qu'une métaphore géante ». Le berger s'assimile à ses animaux, un enfant, traité d'âne, se sent le devenir, un personnage se déclare « une chienne qui flaire le mal de loin ». Un vieillard se prend pour une araignée. Il est vrai que certaines tribus portent des noms d'animaux : la vipère est le totem des Beni Amar, selon Miloud Hafidi. Chez d'autres écrivains, une plante s'assimile à l'homme (*Spleen de Casablanca* de Laâbi). Enfin les animaux en viennent à mener une vie fantastique car quasi humaine : les Maîtres perroquets sont des policiers, le ministre des Complots, un vautour à dents, le préfet, un naja. Mais en dépit de l'ingéniosité de ce conte de Khaïr Eddine (*Agadir*), on reste, à notre avis, dans l'inspiration des fables indiennes de Bipay ou des dessins de Granville qui ont illustré *Les Peines de cœur d'une chatte anglaise* de Balzac ou *L'Histoire du merle blanc* de Musset. La boucle serait donc bouclée avec les souvenirs de l'école française, dans cette empathie ou ce mimétisme des espèces.

En conclusion, pour l'auteur de cette étude fouillée et très minutieuse, assortie d'une bibliographie des auteurs cités, « les échos du puits du passé, étroitement mêlés aux observations du temps présent, engagent l'écrivain marocain dans un fin maillage d'influences qui n'ôtent rien à son chant personnel et lui donnent sa couleur unique dans l'ensemble de la littérature francophone du monde ».

Annie Krieger-Krynicky